

LE COMTE DE PARIS.

Louis-Philippe-Albert, comte de Paris, est né en 1838. Emporté par la tempête révolutionnaire du 24 février 1848 sur la terre d'exil, il y grandit sous la haute direction de sa mère, la duchesse d'Orléans. Le comte de Paris, chez qui l'activité physique et l'activité intellectuelle marchaient de pair dès cette époque, visita presque toute la Confédération germanique.

En 1861, le comte de Paris et son frère le duc de Chartres s'embarquaient pour aller visiter l'Amérique. Ils trouvèrent, en y arrivant, ce grand pays en proie aux déchirements de la guerre civile. La lutte était ardente entre les Etats fédéraux et les Etats confédérés. Les deux princes offrirent leurs services au président Lincoln et furent attachés l'un et l'autre à l'état-major du général Mac Clellan, où ils se conduisirent dans toutes les circonstances en braves et vaillants soldats.

Quoique ils n'eussent accepté aucun grade, leurs connaissances militaires et leur expérience les rendirent précieux au général américain. Dans l'armée du Potomac, ils devinrent très populaires, remplissant fidèlement tous leurs devoirs et se gagnant l'amitié de tous leurs frères d'armes. MacClellan, dans ses rapports, parle hautement de leurs services, de leur humble position dans l'état-major et de leur modeste refus d'être promus à un plus haut grade. L'armée du Potomac était alors campée dans les environs de Washington ; et se transporta ensuite à la

Munroe pour commencer la fameuse campagne de la Péninsule ; les deux princes français, l'y suivirent et continuèrent à servir loyalement leur général.

Nous donnons quelques gravures représentant divers incidents de leur carrière comme soldats de l'Union. — L'introduction du prince au Chaplain du 32^e Régiment de volontaires, au Camp de Winfield, près de Yorktown : ce fut une manifestation des légitimistes aux héritiers du trône de France.

Un jour que le général McClellan allait reconnaître les ouvrages avancés des ennemis, il ordonna à son état-major de demeurer sous le couvert d'un bois, tandis qu'il s'avancerait avec un seul assistant. Les princes français protestèrent, disant que leur devoir les attachait à la personne même du général, et que le danger, en cette circonstance, n'était nullement à considérer. Le duc de Chartres, même, apprenant que du bas d'un chemin latéral on pouvait apercevoir les canonniers ennemis qui venaient prendre position, alla faire lui-même une reconnaissance ; mais il tomba bientôt dans les lignes ennemies, et dut revenir sans avoir vu la flotte.

La gravure représentant une table de camp, placée sur deux billots montre, à part le comte, deux autres membres de sa famille, le docteur, et un géant, capitaine de Chasseurs qu'on n'avait jamais vu monter à cheval, préférant à ce qu'il disait se fier à la vitesse de ses jambes !

Le comte délivrant un message au général Fitz-John Parter, à Gaine's Mills, représente le prince au moment où, ayant traversé tout ce terrible champ de bataille au milieu de la fumée et du danger, par des chemins impraticables, il vient enfin remettre le document au général.

A la bataille de Williamsburg, le comte se distingua brillamment, et ne cessa d'être aux côtés du général qu'il ne voulut point quitter.

Après avoir assisté à un siège et à trois batailles rangées, les deux princes revinrent en Europe. Le comte de Paris, rendu à la vie privée, utilisa ses loisirs en se livrant à de sérieuses études sur les questions économiques ouvrières. Il publia plu-



LE DUC D'ORLÉANS

sieurs travaux sur cette matière, soit dans la *Revue des Deux Mondes*, soit sous la forme de volumes.

En 1863, peu de temps après son retour d'Amérique, le prince demanda et obtint la main de sa cousine, la princesse Isabelle, fille du duc de Montpensier et de l'infante d'Espagne. La cérémonie nuptiale eut lieu en 1864, dans la chapelle catholique de Kingston, voisine de Londres. De ce mariage sont issus six enfants.

Deux écrits : *L'Allemagne nouvelle*, en 1867, et *L'Esprit des conquêtes*, en 1870, nous font connaître les idées du comte de Paris sur la situation de l'Allemagne, sur la politique que la France a suivie à son égard, et sur celle qu'elle aurait dû suivre.

"Toujours passionné, dit M. Ch. Yriarte, pour les questions qui intéressent l'ouvrier, il emploie son temps, au sortir d'une conférence sur les questions du jour, à visiter des usines ou à s'aboucher avec les hommes qui ont en main de grands intérêts industriels. . . . Chacun fait le plus grand cas de ce jugement sûr et de cette maturité d'esprit fortifiée par une incessante étude.

"Il y a là une personnalité politique prudente, libérale, douée d'un calme qui ne peut s'acquiescer, lorsque la nature a refusé tout d'abord ce don précieux. Très réfléchi, très posé, d'un aspect noble, et rappelant par les manières le prince son père, le comte de Paris sait dire à chacun de ceux qui l'approchent le mot qui convient et qui touche."

Par la mort du comte de Chambord, le comte de Paris est devenu le chef de la maison de France, puisqu'il est le descendant direct du duc Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, fils de Louis XIII, petit-fils de Henri IV, et père du Régent.

Le comte de Paris est, comme on sait, petit-fils du roi Louis-Philippe et fils du duc d'Orléans, mort si malheureusement victime d'un accident de voiture, le 13 juillet 1842.

A la suite de vives discussions, une loi a interdit le territoire français aux descendants directs des familles ayant régné sur la France, ainsi qu'à leurs enfants par ordre de primogéniture. M. le

comte de Paris est donc parti pour l'exil avec son fils, le jeune duc d'Orléans dont nous publions aussi le portrait.

M. le comte de Paris a des liens de parenté avec presque toutes les familles royales d'Europe.

Il est le cousin de la reine d'Angleterre.

Cousin germain du roi des Belges.

Cousin du roi de Saxe.

Cousin du prince Ferdinand de Bulgarie.

Neveu du roi de Wurtemberg.

Beau-père du roi de Portugal.

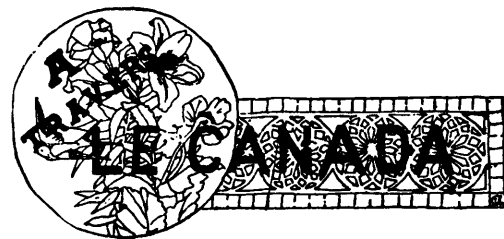
Oncle du prince héritier du Danemark qui est le beau frère du Czar de Russie, du prince de Galles, du roi de Grèce, dont le fils aîné vient d'épouser la sœur de l'empereur d'Allemagne.

Oncle de la sœur de l'impératrice d'Autriche.

Oncle de François II, ex roi de Naples.

Oncle à la mode de Bretagne du roi d'Espagne.

Voilà en quelques mots l'homme distingué auquel plusieurs citoyens éminents de Montréal ont voulu présenter leurs hommages, lors de son passage dans notre ville.



SALABERRY DE VALLEYFIELD. — M. ZÉPHIRIN BOYER, N. P., MAIRE (*)

C'est à Melocheville, dans le comté de Beauharnois, il y a de cela quelque cinquante ans, que naquit M. Boyer, d'une brave famille de cultivateurs se rattachant par certains liens de parenté à celle de M. A. N. Montpetit, notre populaire littérateur canadien.

Après avoir terminé ses études classiques, il se fit admettre dans la profession du notariat et vint s'établir dès lors à Salaberry de Valleyfield, pour y pratiquer.

Les débuts de M. le notaire Boyer furent très ardu, comme le sont toujours ceux des jeunes qui se lancent dans la lutte pour la vie avec les seules ressources de leur énergie propre et de leur travail personnel.

Comme ces deux grands moyens d'actions, cependant, ne faisaient pas défaut au débutant, il renversa peu à peu tous les obstacles et parvint à se créer, dans la petite ville naissante, aux développements de laquelle il assistait et participait pour sa large part, une position assez enviable.

Il s'imposa bientôt à la confiance de ses concitoyens par le vif intérêt qu'il prenait aux affaires municipales, le zèle et le dévouement avec lesquels il les servait. Déjà secrétaire de la municipalité de paroisse et de la commission scolaire de Sainte-Cécile depuis de longues années, en 1885 il fut mis sur les rangs comme candidat à la mairie pour la ville de Salaberry de Valleyfield.

L'ayant emporté sur son concurrent, M. Plante, le maire sortant de charge, il remplit avec son dévouement ordinaire ces hautes mais onéreuses fonctions.

Sous cette première administration de M. Boyer eut lieu l'acquisition du parc, l'amélioration de la voirie publique et surtout furent faites les premières démarches pour doter la ville de l'aqueduc qui fait sa richesse aujourd'hui.

Lors de la visite des délégués Français, monsieur Boyer leur fit une réception à Salaberry de Valleyfield, leur donnant ainsi occasion de connaître notre ville et de l'apprécier suivant son mérite. A preuve, ce qu'en a écrit M. Tiret Bognet, à son retour en France.

Après une interruption de deux ou trois années, en janvier 1890, monsieur Boyer fut rappelé, par les électeurs de Salaberry de Valleyfield au timon des affaires municipales.

(*) Dans des articles subséquents, nous parlerons plus spécialement des monuments de Salaberry de Valleyfield, dont nous commençons dès aujourd'hui à donner quelques vues.